

Traduire du yiddish au français ou comment sans cesse frôler un précipice

Pierre Anctil

La traduction littéraire du yiddish vers le français occupe un espace tout à fait particulier au Canada qui contraste fortement avec le travail accompli jusqu'à présent dans la sphère anglophone.¹ Les premières tentatives sérieuses de faire connaître aux francophones des œuvres de langue yiddish sont apparues au pays au cours des années quatre-vingt-dix, soit plusieurs décennies après des efforts semblables vers l'anglophonie. Contrairement aussi à la situation qui prévaut en France, où de nombreuses traductions vers le yiddish ont été réalisées au cours de l'après-guerre; la plupart de ceux qui se sont consacrés à ce travail au Canada n'étaient pas d'origine juive et ont suivi un parcours très différent des personnes qui bénéficient, en ce qui concerne le yiddish, d'un capital de départ familial ou communautaire. Pour un traducteur qui n'est pas issu de la yiddishophonie, ou qui n'est pas logé sur le plan affectif à proximité de la judéité; l'apprentissage de la langue doit se faire avec intensité sur une longue période et en portant une attention anthropologique aux moindres détails, entre autres les *habitus* de la vie quotidienne et les perceptions culturelles véhiculées par la langue. C'est d'autant plus ardu que le passage du yiddish au français n'a pas donné lieu jusqu'à présent au Canada à une école de traduction bien structurée ou à des occasions d'échanges soutenus entre traducteurs de langue française, qui restent relativement peu nombreux. Qui plus est, les francophones canadiens qui pratiquent le yiddish, travaillent essentiellement dans la sphère littéraire sans chercher nécessairement à devenir des locuteurs de cette langue. Il ne leur sied pas non plus, à moins de revêtir un habit qui ne leur conviendrait pas, d'appuyer activement les tentatives de faire du yiddish une langue patrimoniale et digne d'être préservée dans la vie communautaire juive. Pour la plupart, ils ne participent pas, ou seulement de très loin, au mouvement essentiellement américain de promotion et de renouvellement du yiddish comme langue vernaculaire.

Bien que l'on ne puisse totalement isoler une langue littéraire de son socle culturel de départ et de son contexte social d'origine, la plupart des traducteurs francophones canadiens ont appris le yiddish dans le texte, c'est-à-dire en parcourant des œuvres et en analysant les structures de la langue, auxquelles se sont ensuite ajoutés les formes lexicales et orthographiques. C'est une approche que l'on pourrait qualifier de savante, requérant d'excellentes connaissances linguistiques, philologiques et anthropologiques. En somme, les francophones ont appris la langue en la traduisant, comme n'importe quelle autre langue contemporaine, et ils ont exercé leurs habiletés en ayant en vue l'universalité des modes de communication humaine et des apports linguistiques. Ils ont bénéficié en ce sens de leur appartenance à la tradition littéraire française qui a fait de cette langue, depuis la Renaissance, un grand instrument de traduction pour toutes les cultures. Encore aujourd'hui, sinon plus qu'au siècle précédent, le français produit des traductions dans plusieurs dizaines de langues, en plus de susciter des réflexions théoriques et méthodologiques très conséquentes dans ce domaine, et auxquelles les francophones canadiens peuvent s'arrimer sans trop de mal. C'est en partie ce qui explique que le yiddish ait trouvé dans le Montréal

de langue française des adeptes convaincus, sans faire nécessairement le détour par les réalisations déjà existantes en langue anglaise. Que le français ne soit pas une langue germanique, comme le yiddish, et que nécessairement le filtre de la latinité imprègne les traductions réalisées de cette langue, n'y change pas grand-chose. Cela vaut aussi pour les très grandes différences phonétiques qui séparent le yiddish et le français, une langue qui est totalement dépourvue de consonnes aspirées ou de sonorités gutturales.

Le fait que les francophones montréalais aient possédé des aptitudes tout à fait raisonnables et prévisibles en vue d'une traduction du yiddish ne rend cependant pas compte du grand jaillissement des années quatre-vingt-dix. Qu'est-ce qui a pu pousser quelques individus à s'aventurer hors des sentiers battus à ce moment précisément ? Plusieurs facteurs ont joué, dont le premier a sans doute été la prise de conscience que le yiddish avait produit la plus grande littérature de langue non-officielle au Canada au XX^e siècle, et que de surcroît le principal foyer de cette floraison se trouvait au pied du mont Royal à l'époque de l'entre-deux-guerres. Une telle découverte, très tardive il est vrai en regard de l'histoire de la diversité culturelle à Montréal, a rendu intolérable l'idée que les francophones soient plus longtemps privés d'une telle vitalité culturelle et littéraire. Et pour gagner accès à ce corpus tout à fait unique et entièrement méconnu, il fallait apprendre le yiddish et traduire la langue directement. Sherry Simon a bien décrit le changement fondamental de paradigme que ce passage de l'anglais au français comme langue de traduction représentait pour le yiddish dans la métropole.² Tandis que Jacob-Isaac Segal, Sholem Shtern et différents mémorialistes du début du XX^e siècle avaient surtout été traduits jusque-là en anglais par des membres de la communauté juive, un nouveau courant rendait maintenant accessible leurs œuvres au lectorat francophone. En d'autres mots, ces auteurs étaient dorénavant décloisonnés et perçus pour la première fois comme des tenants à part entière de la littérature québécoise. Il y a fort à parier que les écrivains plus tardifs de l'après-guerre, tels Rokhl Korn, Chava Rosenfarb et Yehuda Elberg, pour n'en mentionner quelques-uns, vont aussi entrer progressivement de cette manière dans le corpus montréalais de langue française.

Ceci étant dit, il pourrait être utile à ce moment de la discussion d'établir les règles qui ont guidé la traduction de « L'accouchement de Binele » et la manière dont j'ai procédé pour fixer une version française.³ Premier élément, si bien exprimé par l'expression anglaise « True to the original », il convenait de respecter avec beaucoup de soin la profondeur et l'ampleur du texte de Rosenfarb, c'est-à-dire éviter les pertes de sens, les simplifications et les omissions. Autant que possible, j'ai tenté de projeter en français les particularismes de la langue yiddish, son rythme et sa sonorité tout autant que la sensibilité culturelle juive de l'auteure. Dans le cas qui nous intéresse, il fallait surtout refléter la hauteur littéraire de l'extrait choisi, ce qui obligeait à faire preuve de créativité et de souplesse pour arriver en français à un niveau équivalent

à celui privilégié par Rosenfarb dans son texte yiddish. L'exercice est un défi de tous les instants pour le traducteur qui traverse un abîme au moment où il s'exécute. Car traduire revient à transposer toutes les nuances et les significations de la langue d'origine, au-delà de la barrière infranchissable de l'illisible et de l'incompréhensible, pour déboucher sur un vaste panorama qui mette aussi en valeur les forces et les complexités de la langue d'accueil. Seule une pleine compréhension grammaticale et culturelle du yiddish, alliée à une maîtrise assumée de la langue française, peuvent produire un résultat digne de l'intention de Rosenfarb au point de départ. Il s'agit ici d'un déplacement de sens finement orchestré, où chaque articulation joue un rôle important, et qui donne un résultat littéraire équivalent à partir d'images parfois très différentes en français. Bien sûr certains textes ont une portée plus universelle, comme la naissance d'un enfant dans des conditions difficiles, mais il reste que le lecteur doit aussi sentir dans l'extrait choisi qu'il a quitté son aire culturelle et linguistique habituelle et que c'est dans une usine textile polonaise du début du XX^e siècle que l'action se déroule, entre protagonistes juifs tous unis par une même impression de vulnérabilité malgré de fortes différences de classe sociale. En somme, le traducteur se trouve sans cesse dans un équilibre précaire, assujéti d'une part à une fidélité rigoureuse au texte, mais aussi tenu au même moment d'en préserver le scintillement et la force d'évocation créatrice. À bien des égards c'est une tâche exaltante, mais qui exige un travail inlassable de réflexion et de mise en contexte. Faut-il se surprendre que la traduction du yiddish attire de nouveaux adeptes ?

1

Par contre il peut être utile de noter que les premières traductions du français vers le yiddish dans la sphère québécoise sont apparues au cours des années vingt, et qu'on en trouve de nombreux exemples dans la presse yiddish montréalaise d'avant-guerre. À ce sujet voir : Pierre Anctil, « H.-M. Caiserman et l'École littéraire de Montréal. Vers une exploration en yiddish du Canada français », *Revue d'histoire de l'Amérique française* 66, no. 1 (été 2012) : 66-83.

2

Sherry Simon, *Traverser Montréal: une histoire culturelle par la traduction* (Montréal : Fides, 2008).

3

Au sujet de mon cheminement personnel de traducteur voir : Pierre Anctil, « Dans mon parcours rien ne me destinait à être traducteur », *Théologiques* 24, no 2 (2016) : 167-80.

« L'accouchement de Binele »

Passage tiré de l'œuvre de Chava Rosenfarb, *Briv tsu Abrashn*
[*Lettres à Abrasha*]

L'hiver 1922-23 avait été glacial et ponctué par des tempêtes de neige qui sévissaient sans interruption. Des vagues de grand froid enserraient la ville. Les rues étaient enveloppées dans un brouillard de neige et de fumée qui s'échappait de l'usine. Ce jour-là, Binele se rendit au travail comme d'habitude. À l'usine, elle mentait à tout le monde concernant la date de son accouchement.

C'était un jour de février. Dans une salle mal éclairée de l'usine, elle réparait les accrocs et reprisait les mailles dans le tissu étendu sur la table à ravauder. Elle était distraite par le vacarme des machines, le mouvement des courroies de transmission et le vrombissement des moteurs.

Soudain, elle éprouva une douleur aigüe au ventre qui descendit jusqu'à ses hanches et lui coupa le souffle. Rapidement, le mal disparut, mais Binele, les lèvres serrées, redoutait son retour. Celui-ci ne tarda pas. Cette fois, son corps était pris dans un étai puissant et la souffrance la traversa tout entière. Elle étouffa un gémissement. La troisième fois, elle hurla de douleur. Les contractions devenaient plus rapprochées et gagnaient en intensité. Autour d'elle, les gens s'agitaient. Des repriseuses l'entouraient. Elle chercha à se redresser sans y parvenir, même si plusieurs bras s'avancèrent pour la soutenir. Il était hors de question qu'elle rentre à la maison. Tout ce qu'elle souhaitait, c'était s'étendre sur le sol afin d'échapper aux contractions.

Binele sentit qu'on la soulevait. Le chef d'atelier, un contremaître et deux hommes venus de la salle voisine les portaient, elle et son ventre dur comme de la pierre et gonflé par la douleur. Derrière le ronronnement de l'usine, on entendait l'écho des contractions. Sa tête lui semblait remplie des bruits qui l'entouraient.

« Yacov ! Yacov ! Allez chercher Yacov ! » s'écria-t-elle sous les lampes électriques qui lui faisaient de l'œil depuis le plafond. Son cœur désirait ardemment que Yacov l'entoure de ses bras, qu'il soutienne sa tête brûlante et prête à exploser, qu'il la réconforte avec ses douces paroles amoureuses qui la ravissaient. Et pourtant, ce n'était pas pour cela qu'elle avait besoin de lui, mais pour qu'il lui permette de se décharger de la douleur que lui imposaient les contractions. De crier sa colère de s'être retrouvée dans cette situation effroyable alors qu'il n'était même pas à ses côtés, et qu'elle agonisait dans la solitude. Binele était encore toute jeune et elle désirait tant de choses joyeuses. Bien sûr, les femmes avaient des cerveaux vaporeux et une mémoire courte comme celle des chats. Elles oubliaient les terreurs de l'enfantement aussitôt et vivaient à répétition le cycle de la grossesse. Elles évitaient même de prévenir les femmes moins averties de ce qui les attendait. Mais pas Binele ! Si elle s'en

tirait et surmontait cette épreuve, elle se souviendrait certainement de tout ! Jamais elle ne vivrait à nouveau une telle expérience. Jamais plus ! Jamais plus !

Elle était étendue sur un canapé en cuir, reposant sur des mètres de fil à tisser. Un rouleau de tissu neuf lui soutenait la tête. Monsieur Moscovitch, le jeune propriétaire, lui tenait la main et tentait de la reconforter. Elle était trop imprégnée dans sa douleur pour réaliser qu'il lui faisait un honneur.

« Ne t'inquiète pas, tout ira bien, » lui disait-il. « J'ai fait appeler une sage-femme ». Il parla encore mais elle ne l'écoutait plus, tant elle était immobilisée par les contractions. Chaque fois que l'étau se refermait, elle perdait le souffle et serrait plus fort la main de M. Moscovitch. « Faites-venir Yacov ! » hurlait-elle. « Au secours. Appelez Yacov ! »

M. Moscovitch disparut. Deux femmes lui tenaient maintenant les mains. Quelques autres se pressaient dans la pièce. Binele ne voyait que leurs fichus blancs. C'était comme si un troupeau de cigognes de Bociany s'agitait autour d'elle. Quand elle était fillette, combien de fois lui avait-on raconté de merveilleuses histoires à propos de ces cigognes qui apportaient les nouveaux-nés !

Les femmes allaient et venaient. Elles transportaient des bassins et des marmites remplis d'eau bouillante. Une vapeur s'élevait dans la pièce et léchait le frimas hivernal qui s'était déposé sur les vitres des fenêtres. De loin, Binele contemplait la scène tandis que le mouvement des contractions, et tout ce qui allait s'ensuivre, se gravait dans sa mémoire. Puis, elle fut saisie d'une longue contraction.

« Yacov ! Aide-moi », dit-elle d'une voix étouffée.

« Inspire et pousse ! Pousse ! » lui ordonna une femme. Au même instant, des paumes lourdes appuyèrent sur son ventre. Il fallait expulser ce petit trésor de douleur, cet intrus planté au milieu de son être. Il fallait inspirer et pousser.

« Sors de là, mon petit diable; sors bientôt, mon ange. Plus vite ! Allez, plus vite ! » implora-t-elle. Elle récita une prière en serrant les dents, les joues gonflées par l'effort. Avec ses dernières réserves de volonté et d'énergie, elle supplia le jeune dieu ou la jeune déesse de sortir.

« Il arrive ! Il arrive ! » s'exclama une femme sur un ton chantant.

« Il ar-rive ! Il ar-rive », répétait Binele en chantant et en postillonnant pendant qu'elle expulsait le bébé de toutes ses forces – jusqu'à son arrivée.

Sa fille naquit sur un tapis ensanglanté. Elle vint au monde sur un tissu fabriqué dans l'usine textile de Moscovitch. C'était une vraie enfant du prolétariat. Elle lança un cri perçant et entra dans ce monde en coup de vent, tel qu'il convenait à une fille de révolutionnaire.

Quand Binele revint à elle et qu'elle ouvrit les yeux, sa fille reposait déjà sur son ventre. Yacov se tenait à ses côtés. Près de la porte, dans un coin de la pièce, se dressait un autre homme, M. Moscovitch – le propriétaire de l'usine, à la fois son ennemi de classe et son ange protecteur, celui qui lui avait tenu la main au moment critique. Quand elle vit Yacov s'approcher humblement de monsieur Moscovitch pour lui serrer la main afin de le remercier, des larmes mêlées de sueur brûlèrent ses yeux. Le propriétaire sembla profondément ému de l'événement qui était survenu dans son élégant bureau; il fut touché par le rôle qu'il avait joué dans cette naissance dramatique. Il essuya la sueur qui perlait sur son visage avec un mouchoir bien repassé et brodé de ses initiales. Il pantelait comme s'il avait lui-même mis un enfant au monde.

Encore sous le choc, Binele arborait un grand sourire de reconnaissance. « Je me souviendrai toujours de votre bonté, monsieur Moscovitch », dit-elle.

Traduit par Pierre Anctil